

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I. Montreal, (Bas-Canada.) 15 Fevrier 1859. No. 4.

SOMMAIRE.—Avis très important.—Épisode de voyage, lecture publique faite par L. Ricard, Ecuyer, Avocat, dans la Salle de la Bibliothèque Paroissiale le 4 Mai 1858.—Essai sur la Tolérance, lecture publique, faite au Cabinet Paroissial, par Messire Giband, le 18 Mars 1858.—La Basilique considérée comme le centre de tous les Arts.—La pauvre fille de Glen-Orlhy; (suite et fin.)

AVIS TRÈS IMPORTANT.

Les Éditeurs de l'Écho du Cabinet de Lecture Paroissial considéreront comme abonnés ceux qui, ayant reçu les deux premiers numéros, ne les renverront pas immédiatement.

Dans l'intérêt du bien que cette publication est appelée à produire, on est respectueusement prié de s'en faire les zélés propagateurs.

LECTURE PUBLIQUE

FAITE PAR L. RICARD, ECUIER, AVOCAT, DANS LA SALLE DE LA BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE LE 4 MAI 1858.

ÉPISEDE DE VOYAGE.

Route de Rome à Naples et ascension du Vesuve.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Comme l'annonce le titre de cet essai, c'est un épisode de mon voyage que je vais vous raconter ce soir. Depuis longtemps l'on m'avait demandé d'en dire un mot, mais j'avais toujours hésité; il y a tant de choses à dire sur un voyage, que le choix en est bien difficile. D'autre part le prestige qui se rattache à ce qu'on appelle un voyage de long cours, et qui bien souvent est plus dans l'imagination du narrateur ou même dans l'attente des auditeurs, que dans la réalité, ce prestige fait attendre de vous, souvent plus que l'on n'a réellement droit d'avoir.

Confiant toutefois dans l'intérêt qui s'attache aux lieux que j'ai à parcourir avec vous, je vais essayer de vous dire, aussi uniment et simplement que possible, quelque chose de ce que j'ai vu et de ce dont j'ai été témoin. Je ne promets pas de ne pas être entraîné quelquefois par mes souvenirs, de ne pas dorer quelquefois un peu mon récit; car ce qu'on a vu à travers un prisme de bonheur et d'enthousiasme, on ne peut en parler sans ressentir malgré soi l'influence du passé.

Je dois avant tout, Messieurs, demander votre indulgence; car non-seulement c'est un simple récit de

Touriste que je vais essayer de faire, mais encore les lignes que je vais lire sont presque littéralement transcrites des pages de mon journal, tenu jour par jour, pendant mon voyage; et doivent, par conséquent, au point de vue du style, être très imparfaites.

C'était un Samedi, le 17 Novembre 1855. L' Ave-Maria, c'est-à-dire cet adieu harmonieux du jour en Italie, comme l'appelle poétiquement Lamartine, venait de sonner à toutes les églises de la Ville Eternelle; car à Rome l'on suit encore l'ancien cadran Italien, comptant les heures du jour jusqu'à 24, et se réglant sur le coucher variable du soleil. J'étais dans la cour des Messageries Pontificales, où des diligences pour toutes les parties de l'Italie, viennent, tous les soirs à cette même heure, prendre les voyageurs pour leurs diverses destinations; ce sont des scènes, et un *John-babu* souvent difficile à décrire que ce départ presque simultané de diligences, ou chaises de poste, pour Civita-Vecchia, Ancône, Bologne, Naples, Modène, Sienne, Florence, etc.; ce costume bigarré et cosmopolite de gens de tous les pays, aux mœurs différentes, au langage inintelligible les uns pour les autres, et tous avec un but divers; c'est un Français, un Italien, un Turc, un Anglais, un Arabe, un Américain, un Chinois, un Allemand, un Indien et parfois aussi un Canadien, qui se trouvent là jetés ensemble par le hasard, pour ne se voir qu'une seule fois peut-être dans leur vie, et se séparer ensuite pour toujours; sans quelquefois se parler, sans bien souvent se dire un adieu et sans emporter aucun souvenir de leurs compagnons de voyages.

L'on a bien raison de comparer le monde à une mer immense et orageuse, dont le flot qui vient mourir sur le rivage, ne sait pas non plus ce qu'apporte celui qui le suit et qui aussitôt disparu, retombe dans le gouffre et se perd pour toujours. Il y aurait dans ce contact passager et dans ce mouvement perpétuel des hommes, une grande leçon, si nous prenions seulement le temps d'y réfléchir.

J'étais là à attendre, depuis près d'une demi-heure; toutes les autres diligences et chaises de poste, à l'exception de deux, étaient déjà parties, je commençais presque à croire que pendant mon examen et mes réflexions philosophiques, mon courrier était parti sans moi, ce qui ne m'aurait amusé que tout juste, lorsque tout-à-coup quelqu'un vient me frapper sans cérémonie sur l'épaule, en me disant: *Andiamo, andiamo, signor*: Allons, Monsieur, allons.

Il y a trois, et même quatre routes différentes pour aller de Rome à Naples. 1o. Par Civita-Vecchia, en passant par la mer; 2o. Par le Porto-d'Anzio, aussi en passant par la mer; ce dernier chemin est beaucoup plus court que l'autre; 3o. Par le Courrier, en passant par les Marais-Pontins et Capoue; 4o. Enfin par la Diligence, en passant par San-Germano et le Mont Cassin.